

COURAGE, CIVIL — HONNEUR — PATRIE — LIBERTÉ — PROGRÈS.
GAITÉ — SANTÉ — BIEN-ETRE — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

J'obéis ni ne commande à personne, je fais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je veux et je meurs quand il le faut.

N. AUBIN, Rédacteur.
WM. H. ROWEN, Imprimeur.

No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'an prochain, le vol. se compose de 50 numéros, et se divise en trimestres de 24, sans périodicité. Le prix d'abonnement est de 2 piastres par an, payable en six mois. — Le prix du port par la poste est de 10 centimes par volume. — Les dépenses, demandes et réclamations devront être affranchies. — On offre gratuitement tous les documents d'utilité à l'intérêt publics ; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de leurs pathiques.

Prix des Annonces. Première insertion, 6 lignes et au delà, une demi page. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante se fait au quart des prix ci-dessous. — Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

PRÉMIER. Pour faire le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces, demandes et réclamations. — Celles qui sont faites pour des personnes très éloignées doivent être payées à la valeur de 2 piastres. — On déroge au droit de 2 piastres à l'agent qui fournit des renseignements à un lecteur étranger. — Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à ses filles.

PIERRE.

Ce ne fut pas la journée du 10 juillet, ni celle du 21 janvier qui firent éclater la révolte en Vendée, et fu la levée de 300 000 hommes, en mars 1793, qui y excita une insurrection générale. La prétention du clergé et surtout l'obligation de se rendre aux armées révolutionnaires, Vendeens, Obligés de quitter leur lieu natal et de se soumettre à une loi qui les frappait tous, quel que fût leur état personnel, ils aimèrent mieux se battre contre la révolution que de céder à une mort pour elle. C'est dans l'opposition d'une révolte dans le haut-houaré et dans le Marais. Le voisin Catholique accusé à cette nouvelle, il se mit à la tête de l'insurrection, la ville et l'organisation de la seule manière possible avec des paysans qui n'étaient bons qu'à faire un coup de main, à tenir la campagne un jour ou deux et à dégager leurs jardins. Au bout de quelques mois l'insurrection était générale : les Vendéens, armés de leurs châteaux, et mîtent à leur tête leurs hommes de métier, MM. de Bonchamps, D'Elée et Lanotte, Jacques Lain. Le 28 juillet, CO. 20 Vendéens investirent Nantes. Le général Concheux commandait à Nantes, 5 000 hommes de troupe régulières et à peu près autant de gardes nationales ; il fit là les meilleures dispositions, et communiqua le plus grand courage à la garnison. Charette, maître de toute la basse Vendée, était joint à Cathelineau ; il fut préféré à lui. Le 21 juillet, la ville de Nantes fut prise. La victoire fut longtemps incertaine ; au moment où Cathelineau touchait d'abord l'escouade et déjà l'avait percée dans un faubourg, une balle vint le frapper mortellement. Ses soldats se réservèrent l'importance sur leurs épaulles. Aloïs, l'ataque se relâcha. Après dix-huit heures de combat, les Vendéens se disperserent et la place fut sauvée.

La légion nantaise se révolut de gloire dans cette journée ; les soldats qui composaient, et qui en grande partie sortaient de la garde nationale de Nantes, soutinrent le feu des Vendéens avec l'insécurité de vieux grenadiers ; parmi eux on distinguait un jeune sergent, nommé Pierre, dont l'ardeur et le courage soutenu contribuèrent au triomphe, inscrit à dix-mille hommes, au dépassant soixante-dix mille.

Pierre, lui disant ses camarades, tu seras nommé officier ; Cathelineau l'a dit.

— Qui, reprit un soldat, Concheux l'a eu au moins de force, et d'ailleurs nous avons perdu beaucoup d'officiers ; nous réclamerons pour toi l'insécurité, l'insécurité.

C'était un temps où il n'y avait point encore de Génie, mais on nommait les chefs sur la foi des soldats. Pierre reçut l'ordre de prendre vingt hommes et d'aller s'établir avec eux, dans une petite maison, entourée d'un jardin située au bout du faubourg Saint-Jacques ; un sentier aboutissait au jardin de cette maison et rentrait en serpentant tourner autour d'une haie vive qui formait l'enclos du jardin. On craignait, avec raison, que durant la nuit quelques Vendéens ralliés ne vinssent surprendre les vainqueurs endormis et ne vengeassent

dans le sang des patriotes leur défaite de la journée. Pierre comprit l'importance du poste qu'on lui confiait, et plongea encore de l'émotion querrière dans son sang froid que de vigilance, et il partit suivis de son escouade.

Le matin était venue ; le canon se taisait depuis deux demi-heures ; la fusillade avait cessé ; Pierre suivait en silence les « tues sanglantes » et deserteuses de Nantes. Cette première bataille, ces louragues qu'il venait de recueillir dans la bouche de ses compagnons, tout lui élevait le cœur, et agrandissait sa poitrine, mais sans l'empêcher d'aller au combat avec une grande république, et les premiers qu'il vit, il fut ému par leur caractère militaire, et dévouement à son pays. Son imagination, si compatisante, multipliait au gré de ses désirs les vingt hommes qui marchaient sous ses ordres : ils devaient une compagnie au bataillon une briquette, puis une division tout entière ; et à chaque développement nouveau de cet arrière fantomatique, l'habti du sergent se charriait de bûches et son tricorne se chargeait de galons et de plumes tricolores. Pierre arriva au lieu désigné au milieu de ces idées ; il plongea ses sentinelles en général coiffé et écharpé de la maison. Elle fut occupée par une jeune fille, seule, ou-til-elle, et le fait étonna. C'était une fille d'un village voisin de Nantes, appelle Saint-Sébastien, où Pierre était né lui-même ; il avait vécu enfant, et il le retrouvait maintenant fraîche, blonde, élégante, et portant sur son joli visage je ne sais quelle expression volontaire et qu'il qualifiait de « dévouement », plaignant aux jeunes comme aux vieux soldats.

Dans une ville qui vient de subir un combat de dix-huit heures, le jeu des filles, le jeu des combats, et si malheureusement c'eût été une partie civile, leur courage et leur adresse évidemment encore. Marie écouta l'emploi de sa jouvence de la manière la plus simple et la plus naturelle. Son père, disait-elle, était parti pour aller chercher des vivres qu'il avait dû amener à Nantes ; elle était heureuse de voir sa maison protégée par des soldats républicains et de rencontrer dans Pierre mesme un ami d'enfance. Cependant la sœur, déroulant du front du jeune soldat et ses compagnons, étaient aussi affligés que lui. Marie courut chercher un lit à la cave, elle en distribua aux soldats, et Pierrefit, dans la bataille de la nuit, qui préférait l'austrum, bâtit la bâche de son cachez. — Après une vive agitation, quand les autres battent avec rapidité et que le sang neuf ne corvée, et tenant le plus élevé pour la partie la plus difficile, et le plus d'exercice pour l'autre, il fut mis au pied d'un exércice pour troubler la maison. Pierre ne suppose pas qu'il pourroit être tombé entre les mains de l'ennemi. Philistin, ni qu'une jeune fille de son village pût pousser autrement que lui ; jeune et doux, il fut dévoué à son poste, et l'éclaira ou lassissait, dans l'ombre le risage, coquet de la jeune fille. Pierre était sous le double empire du vin et de la volupté : à ses rêves d'ambition se joignent des ivres d'amour. En même temps

qu'un sentiment nouveau, enflammant, son cœur un nuage s'épaississait sur ses yeux ; il ne voyait plus les objets réels qui l'entouraient, mais ceux qui créaient son imagination exaltée. Il n'y a qu'un âge dans la vie où l'on peut passer ainsi des horreurs d'un combat, aux douces agitations de l'amour ; il faut avoir vingt ans pour oublier le premier cri du blessé qui tombe couvert de sang sur le champ de bataille et pour se laisser surprendre dans la transition par le sourire séductrice d'une femme. Pierre, semblable à un bonime qui passe subtilement d'une zone glacée à une zone brûlante, et à qui sa seconde sensation fait oublier la première, perdit tout souvenir de sa g'oire, récent et magnifique, que possède sur lui. Marie fut évidemment ravi de l'apercevoir ; elle le fit passer d'une passion à une autre, et l'autre apprenant se ferma così, et il s'endormit la tête dans ses bras confus. Il ignorait lui-même depuis combien de temps il était dans cet état, lorsqu'enfin fut enlevé enchainé par la voix serrée de son capitaine, Sergent, sergeant, que signifie tout ceci ? que faites-vous vous ? d'où vos hommes ?

Pierre, la tête en feu, les yeux troubles, ne reconnaissait pas son capitaine, ce qu'il vit seulement en relevant à lui, c'est-à-dire Marie n'était plus là ; il la cherchait du regard, et se rappelant son dernier coup d'œil agaçant, il se persuada que ce officier qui l'interrogeait biensûr lui avait enlevé la jeune fille.

— Où est-elle ? s'écria-t-il d'une voix tonnante, qu'en avez-vous fait ? Vous m'en répondrez malheureusement !

Il parlait ainsi il tirait son sabre et en dirigeait la pointe contre son capitaine. Celui-ci se mit en défense et un combat s'engagéa entre ces deux hommes, si l'un peut appeler un combat la lutte, lorsque l'autre tire le bras de l'autre, contre un adversaire calme et qui rigoureusement refuse de faire mouvement pour faire de son côté la réaction. Cependant le sabre de Pierre ne s'était pas levé en vain ; il retomba sur le bras de son capitaine et, sans le blesser, il coupe le drap de son habit bleu. Au même instant le cri particulier avec lequel les Vendéens s'excitaient au combat se fit entendre, quelques coups de fusil, et déroulant derrière une haie du jardin, à ces cris, à ce bruit, Pierre parut, sortant tout d'un coup d'un rêve funeste, le nuage qu'il avait devant les yeux se dissipant. Il court à ses hommes, les réveille, les excite, leur montre Pennoni et le combat s'engage contre les Vendéens. La légion nantaise accourt aux premières coups de fusil, elle traverse le pont qui la sépare du faubourg, elle vient en aide aux soldats qui commandaient Pierre et les Vendéens répondent en criant et s'élancent une seconde fois. — Quatre fois l'ensemble de la ville de Pierre, lui font traverser le faubourg. Si l'ennemi le conduisent à une vieille tour-laito à la tête du pont qui vient d'aujourd'hui démolie pour faire place à un joli quai qui vient battre la flot de la Loire, Pierre se jette sur la paule liquide et s'endort d'un profond sommeil.

Quand il ouvrit les yeux le lendemain matin, les rayons du soleil passaient au travers de ses prières. Il regarda, il s'étonna, il touche les murs de ses mains, quoique Nantes, il n'avait jamais vu que les murs extérieurs de la tour ; il ne sait donc pas où il est. Il s'élança vers la fenêtre grillée, il se